

Notre amie Lucette Heller, fine observatrice du judaïsme marocain, nous commente deux ouvrages parus récemment dans la Collection Matanel aux Éditions Avant-Propos.

Lecture d'*Es-Saouira de Mogador* de Ami Bouganim

Lucette Heller-Goldenberg

A lui seul, le **titre** du dernier ouvrage de Ami Bouganim trace l'itinéraire de son dessein. Le chapitre intitulé « Gravure de ville » est la vraie traduction de *Es-Saouira de Mogador*. (1) On pourrait être surpris de la coupure un peu étrange du nom propre de la cité, « Es »-« Saouira », ainsi que de l'usage de la préposition « de » au lieu du trait d'union, devenu officiel pour désigner cette ville côtière du Maroc. Selon l'écrivain, il propose une **gravure de Mogador**, au sens propre du terme, puisqu'il déclare que sa ville natale « s'est **gravée** dans sa mémoire... C'est mon nid et mon histoire, je ne saurais en habiter d'autre, je ne saurais en tisser d'autre. » (2)

Les noms de Mogador

Les autochtones arabophones parlaient de **Souira**, qui signifie « photo » ou « gravure ». Les Français, ainsi que les juifs francisés, dénommaient la ville, **Mogador**, en référence à son histoire. A l'Indépendance, dans un désir nationaliste, on effaça cette dernière appellation - à tort, car elle n'avait rien de français - et on affubla le nom arabe d'un « Es », à mi-chemin entre l'arabe classique et dialectal. Souira devint **Essaouira**. C'était aussi l'époque où l'on jugeait bon de faciliter la prononciation des noms de certaines villes marocaines pour les non-arabisants, en ajoutant des voyelles : Essaouira, El Jadida.

Ami Bouganim explique : « Convoité depuis toujours, le site ne se livrait pas sans changer de nom ». (3) Un peu plus tard, la cité devint **Essaouira-Mogador**, comme pour retrouver son histoire. A vrai dire, « c'est une ville qui ne saurait sous quel nom se présenter ». (4)

Sa première appellation, **Amagdoul**, est phénicienne, avec le sens de « temple ». Le même mot signifierait en hébreu « enceinte » ou « tour de guet ». Mogador serait l'ancienne **Ile de Cerné**, ainsi dénommée par l'Amiral carthaginois Hannon, tandis que la presqu'île située sur le même site, **Tamusiga**, dérivé du berbère, a la signification de « lieu de campement ». Le patron de la ville, Sidi Mogdoul, prit « le nom phénicien des lieux ». (5) Amagdoul devint pour les Portugais **Mogdura**, pour les Espagnols **Mogadour**, pour les Français **Mogador**, pour les arabophones, c'était **Souira**, pour les berbérophones, **Tassourt**, qui signifie « mur » en tachelhit, une allusion aux remparts qui entourent la ville.

« Cette variété de noms, recouvrant autant de confusions, n'est pas sans contribuer au mystère de la ville. On ne sait ce qui se cache derrière chacun d'eux... On ne sait lequel de ces noms est punique, hébraïque, arabe ou français. La ville se déroberait à toute appellation. Elle ne se laisserait plus investir... Essaouira-Mogador triche avec sa mémoire... Elle se prête à tous les mythes pour mieux abuser les historiens, sinon les railler. » (6)

L'histoire de la ville

Dans l'Antiquité, sous le règne d'Auguste, le roi de l'ancienne Mauritanie, Juba II y encouragea l'industrie de la pourpre, extraite du murex, un coquillage qui permettait d'obtenir une belle teinture. L'ensemble des îles et presqu'îles du site formait les Iles purpuraires. Cette exploitation fut florissante jusqu'au IV^e siècle, date à partir de laquelle la ville se fit oublier.

Un deuxième âge d'or naîtra au XVIII^e siècle. Le Sultan Mohamed Ben Abdallah fit construire en 1764 un nouveau port à l'activité commerciale intense qui assurera 40 % des échanges maritimes marocains. Pour favoriser le commerce de ce nouveau port, le Sultan fit appel, entre autres, aux familles juives les plus riches du Maroc, car les juifs, grâce à leurs liens avec les Européens, avaient tissé d'importants réseaux commerciaux à travers toute la Méditerranée. Ces commerçants deviennent les Marchands du Roi, Tujjar as Sultan, une élite. Ils habitent la casbah, bénéficient de privilèges, car ils sont Protégés. Ce sont de véritables gentlemen, ils vivent à l'occidentale, et souvent, ils méprisent leurs coreligionnaires pauvres qui habitent le mellah.

Mogador connaît un essor sans précédent, ce qui attire la convoitise des Européens, et en particulier des Anglais et des Français. Ces deux nations vont rivaliser d'ingéniosité pour mieux asseoir leur influence respective. Le Prince de Joinville bombarda par deux fois Mogador en 1844. A son retour en France, il offrit à sa maîtresse, la comédienne Céleste Ménart, un théâtre qui prit le nom de Mogador à la mort du Prince. Le nom de la rue suivit.

Côté Anglais, une première école de langue anglaise est créée par Stella Corcos pour les jeunes filles juives. Une école pour garçons sera également ouverte. Après deux tentatives malheureuses, l'Alliance Israélite Universelle ouvre une école de langue française en 1888. « En 1902, l'Alliance s'était si bien implantée à Mogador, qu'on lui reprochait - accusation rituelle - de déjudaïser les juifs, sous prétexte de les civiliser. » (7)

Dès 1872, la Compagnie française Nicolas Paquet inaugura un premier bateau à vapeur, Le Souéra, qui relia Marseille à Mogador et Las Palmas. Mais, en 1903, un bateau à vapeur relia Mogador à Londres en dix jours au lieu des trois à quatre semaines qu'il fallait à la Compagnie Paquet pour la liaison Mogador-Marseille. Dès lors, beaucoup de notables Mogadoriens envoyèrent leurs cols de chemises à amidonner en Angleterre, et ils faisaient claquer leurs doigts sur leurs cols cassés, un signe d'élégance sans pareil.

Par ailleurs, quel est le Souiri qui n'a pas entendu parler de Sir Moses Montefiore ? Président de la Communauté



Lecture d'*Es-Saouira de Mogador* de Ami Bouganim

Lucette Heller-Goldenberg

israélite britannique, il vint à Mogador en 1864, alerté par la situation catastrophique des juifs du Maroc. Profondément ému par la misère qu'il constata, il obtint un Dahir de Protection des juifs par la loi marocaine. Ce Dahir ne fut pas ou prou appliqué, mais cet épisode reste gravé dans la mémoire juive. De son côté, la France inaugura en 1922, le premier Hôpital israélite du Maroc, sous la direction du Docteur Bouveret.

Jusqu'au milieu du XXe siècle, Mogador jouit d'un rayonnement international. Elle est l'inspiratrice du *Petit Prince* de Saint Exupéry, Orson Wells y tourne « Othello », en 1968 elle accueille le Living Theater de Broadway, et Jimmy Hendrix s'y établit pour un temps.

C'est l'époque où Mogador comptait une population majoritairement juive, fait rare dans l'histoire. Il n'y a guère que Salonique et quelques villes d'Europe centrale pour partager cette singularité, en dehors d'Israël, bien sûr. L'exode des juifs qui s'échelonna entre 1960 et 1970 coïncida avec la fin de la pêche à la sardine, due au fait que ces poissons désertèrent les eaux au large de Mogador, en s'orientant plus au sud. Certains esprits malicieux y virent une relation de cause à effet. Toujours est-il que la ville s'est endormie pendant quelques dizaines d'années.

Une troisième chance est donnée à la ville à la fin du XXe siècle. Des Européens, en mal de dépaysement, découvrent la cité des alizés. Ils s'y installent temporairement, voire définitivement, donnant un nouveau souffle à la cité qui devient un haut lieu de tourisme. Des riads sont achetés, restaurés, de grands hôtels de « luxe, calme et volupté » se construisent. En juin 1998 a lieu le premier festival Gnaoua, qui draine son lot d'Européens disjonctés.

« Mogador serait en train de devenir une nouvelle station dans le périple artistique et mystique des quêteurs de sens sur terre... Si rien n'est fait dans la prochaine décennie qui verra la disparition des derniers témoins de la légendaire Mogador, on n'aura plus qu'une station balnéaire qui aura perdu ses légendes ». (8) Ami Bouganim tire même la sonnette d'alarme : « Bientôt, Mogador aura l'air guindé de ces villes balnéaires où l'agitation l'emportera sur le vent ». (9)

L'écrivain part à la rencontre de ceux qui ont la mémoire de la ville, du temps de sa « grandezza ». Il recueille les témoignages d'anciens qui se souviennent « des jours heureux... où les souvenirs se ramassent à la pelle ». Chacun dévoile le « musée virtuel » (10) de cette ville, encore mythique : Frederik Damgaard et les artistes d'Essaouira, Abdelkader Mana et les Regraga, Georges Lapassade et les Gnaouas, Redouane Bernaz et les arts du bois de thuya et de la peau, Abd-er-Rahman Harabida et ses calligraphies sur planches

coraniques, Mohamed Harrouz, à la fois peintre et galeriste, le bazariste Miloud Ben Ahmed, vigile de Mogador, Houbella, le cireur de chaussures, un peu fou, un peu sage, Mohamed Oqba, le conservateur de la mémoire de Mogador, Mohamed Didouh, un des derniers pêcheurs du port, Khaled ben Ghadda, le patron du chalet de la plage, Mobarak Erraji, le poète soufi des vagues, du vent et des mouettes, André Azoulay, le visionnaire de l'entente judéo-musulmane, Meïr Abihsera, un des derniers juifs de la ville, ou encore Jean-Claude Gons, le curé de l'église oubliée de Mogador.

Ami Bouganim retrouve ces hommes-musées, tous, amoureux de Mogador, inquiets comme Abdelkader Mana de la voir devenir « une ville-bazar ». (11) Et Ami Bouganim de conclure : « C'est quand même une ville un peu particulière, une ville à la croisée de tout et de rien, à la croisée des vents, à la croisée des cultures, à la croisée des océans et des mers, à la croisée des être vivants, à la croisée des fous et des gens de génie. Pour moi, cette ville devient le théâtre d'une légende... C'est aussi une ville à la retraite de l'histoire ». (12)

Ami Bouganim, à la recherche de lui-même

Son voyage, « pèlerinage aux sources » est moins le retour vers sa ville natale, empreint de la nostalgie d'un monde révolu, que l'occasion d'une réflexion sur la vie des juifs au Maroc, leur départ, leur vie à reconstruire ailleurs, leur douleur d'avoir perdu à tout jamais le sol natal. C'est aussi sa propre histoire, qu'il essaie d'analyser, en toute lucidité, sans tomber dans le travers d'une perception mentale, revisitée par une mémoire désenchantée ou au contraire trop embellie.

Il a connu l'exode. Il lui a fallu quitter cette ville, berceau de son enfance, de son adolescence. « Je l'avais quittée contre mon gré, elle ne devait jamais me quitter... Je restais marocain, fils de Mogador. » (13) C'est le moment pour lui de comprendre « cette nostalgie, ce désir d'être à Mogador qui n'a fait que s'amplifier avec les années ». (14)

Il explique : « Chacun aurait son paradis perdu et Mogador était le mien. Je ne l'ai jamais vraiment quittée ; je n'ai cessé de me languir après son intimité et sa chaleur. J'avais cru que mes retrouvailles avec Jérusalem dilueraient mes souvenirs. Or mes prières se heurtaient à la surdité de Mur des Lamentations, et j'étais si malheureux, religieusement abusé, politiquement brutalisé, socialement dégradé que je me repliais vite sur ma ville natale. Je tenais davantage à cultiver ma nostalgie juive qu'à la liquider. Je n'ai cessé ma vie durant de balancer entre les deux cités. » (15) Il se souvient de ces vieux rabbins en djellabas noires, portant le foulard bleu à pois blancs sur la tête. Il évoque « ce quartier-taudis qu'était le mellah » (16) abritant

Lecture d'*Es-Saouira de Mogador* de Ami Bouganim

Lucette Heller-Goldenberg

« une humanité en transit pour ailleurs... embourbée dans je ne sais quelle attente de salut... C'était le pauvre peuple de Dieu, anémié par deux mille ans d'exil, qui psalmodiait sa distinction et sa déchéance ». (17)

Mais alors, comment expliquer la nostalgie de Mogador, face à la détresse perçue de ces pauvres juifs mogadoriens ? Pourquoi l'écrivain est-il submergé par un sentiment d'appartenance à cette ville alors qu'il est parfaitement conscient des difficultés auxquelles les juifs étaient confrontés ? Il ne cède pas à la tentation de perpétuer le mythe de la convivialité, une idylle qui n'aura jamais existé.

« Au Maroc, nous vivions en étranger. Ce n'était pas notre pays, il ne pouvait le devenir. Nous étions à la fois admis et exclus, persécutés et protégés, clandestins et visibles. Nous étions heureux et malheureux, confiants et réservés. Nous étions en un mot, juifs-étrangers en ce monde, de passage sur terre... Nous étions en instance de départ depuis 2000 ans... Une sourde mésentente régnait entre nous, que nous évitions d'éclaircir. Nous nous haïssions, autant le reconnaître, poliment. On ne cherchait aucune symbiose entre nous. Ni eux, ni nous. » (18) De ce malaise découla l'inévitable exode. Les Mogadoriens « se désolent du départ des juifs. Ils auraient laissé derrière eux un vide... On ne comprenait pas pourquoi ils quittaient la ville alors que personne ne les en chassait et qu'ils vivaient en bons termes avec leurs voisins musulmans. On ne pouvait pas savoir que, malgré leur enracinement, les juifs étaient en instance de départ depuis toujours, deux mille ans au moins. » (19)

Ici, nous nous heurtons au déni de l'histoire qui nous apprend que dans tous les pays musulmans, les juifs n'étaient pas traités comme des citoyens à part entière ; mais personne ne veut le reconnaître jusqu'à aujourd'hui. Or, comme ailleurs en terre d'islam, à Mogador - qui était pourtant un havre de paix où chose rare, musulmans et juifs habitaient parfois dans le même immeuble - les juifs étaient des « protégés », des « dhimmis » qui devaient acheter leur protection. Moyennant finance, ils étaient « tolérés », mais soumis à toutes sortes de mesures discriminatoires concernant leur habitat, leurs vêtements, leurs métiers, leur manière de vivre et de se comporter dans l'espace public... Avec l'instruction française, ils apprirent à refuser le joug qui pesait sur eux. Auparavant, on les avait fragilisés au point qu'ils avaient intériorisé l'idée que leur condition d'homme juif les obligeait à un statut inférieur. L'école leur apprit la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Ils refusèrent de vivre autrement que dans la liberté, l'égalité, la fraternité. Aux Indépendances, ils choisirent l'exil plutôt que le risque du retour de la charia et de la dhimmitude que la colonie avait abolie.

La population musulmane s'était habituée à « ses »

juifs et les regrettait. Je citerai ici le souvenir personnel de ma visite au Souk des bijoutiers de Mogador, il y a plusieurs années. Au milieu de l'agitation des rues, soudain, nous vîmes en plein jour de travail toutes les boutiques fermer les unes après les autres. On venait d'apprendre la mort survenue en Israël du célèbre bijoutier de Mogador, Monsieur Loeb. C'était un deuil pour tous, malgré les milliers de kilomètres qui les séparaient. Il était resté un des leurs, après une absence d'une vingtaine d'années.

De fait, les juifs partageaient avec les Marocains beaucoup de complicité : ils parlaient la même langue, à quelques nuances près, ils avaient une mentalité assez semblable, ils aimaient la même musique, la même cuisine. Leurs superstitions, leurs histoires, leurs légendes, leurs traditions, leurs vêtements étaient proches. Mais, ils n'étaient pas respectés : on se moquait souvent d'eux, on les taquinait. Qui n'a pas entendu dans les rues de la ville le marchand ambulant traiter son âne de « fils de juif », en le rouant de coups pour qu'il avance plus vite ? Le mépris bon enfant se transformait en haine en période de crise économique ou politique : les juifs devenaient alors les boucs émissaires détestés sur qui on déversait beaucoup de violence, moments passagers, vite oubliés par les fauteurs de troubles.

Puisqu'une certaine connivence existait entre juifs et musulmans, on ne comprit pas l'exode, ou on ne voulut pas le comprendre, car cela aurait exigé une prise de conscience qui n'est pas envisagée, ni envisageable dans l'immédiat. Alors, on fit semblant de croire que les juifs étaient des frères qui trahissaient l'amour qu'on avait éprouvé à leur égard.

Or, comme Albert Memmi l'a écrit : « La fameuse vie idyllique des juifs dans les pays arabes, c'est un mythe ! La vérité, quand on m'oblige à y revenir, est que nous étions d'abord une minorité en milieu hostile... jamais, je dis bien jamais, les juifs n'ont vécu en pays arabes autrement que comme des gens diminués... il faut reconnaître que si les juifs s'étaient sentis bien traités, ils n'auraient pas quitté leur pays natal. Il faut que les Arabes reconnaissent enfin qu'ils ont rendu la vie difficile aux juifs. Ils les ont souvent exploités, persécutés. » (20)

Certes les musulmans n'étaient pas les seuls à maltraiter les juifs. Les chrétiens les pourchassèrent. Certains pays, certaines villes leur furent interdits des siècles durant. Acceptés, ils étaient parqués dans des ghettos, persécutés lors de violents pogroms ou même, comme au siècle dernier, le peuple entier faillit être exterminé définitivement par les Nazis. Mais l'Occident, après la Shoà, a acquis la certitude qu'il était impératif de faire respecter les droits universels de tous les hommes, sans discrimination aucune. L'islam n'a pas intégré cet idéal dans son dogme. Aussi, alors qu'un millions

Lecture d'*Es-Saouira de Mogador* de Ami Bouganim

Lucette Heller-Goldenberg

de juifs vivaient en pays musulman jusqu'au milieu du XXe siècle, ils ne sont plus que 20 000 en Turquie, 8 500 en Iran, 2 000 au Maroc.

A Mogador, si les juifs sont sincèrement regrettés, leur mémoire n'est pas honorée. « Toute une partie du mellah, côté mer, est totalement rasée ». (21) Il n'y a plus que « les carcasses des bâtisses et les éboulis de pierre ». (22) « Toutes les rues ont été raturées » (23) et même « la synagogue abrite désormais un restaurant ». (24) Reste une ville, « saturée de souvenirs et ses souvenirs seraient en train de rouiller ». (25)

Il n'y a plus de sardines à Mogador, plus de vrai port, plus de restaurants improvisés à l'arrivée des bateaux de pêche : on grillait alors sur place les sardines achetées par sceaux entiers que les amateurs dégustaient, assis sur des bancs, face au va et vient bruyant des pêcheurs qui vidaient leurs cargaisons, tandis que les mouettes voletaient autour de ce remue ménage, et que le vent élaboussait tout ce monde de l'écume des vagues. Sur le port, il n'y a plus qu'« une ruche de racoleurs, de serveurs, de grilleurs... D'une certaine manière, ce serait la pêche au client ». (26)

Il n'y a plus de juifs non plus. « Les décors seraient étrangement intacts, les personnages désespérément absents. Les juifs surtout ne sont plus à leurs boutiques. Les bouchers, les scribes, les charcutiers. Ils ne resteraient d'eux que leur silence. » (27)

Pourtant, « Mogador ne se résigne pas à voguer dans le seul imaginaire de ses rêveurs. » (28) Même si le vent « l'empêche de moisir », (29) la ville s'écrit-elle en train de perdre son âme ? Saura-t-elle se ressaisir ? « Partout des ateliers, partout des galeries. Mogador la sardineuse, Mogador la vendeuse, Mogador la littéraire, avaient pris de dérisoires poses artistiques. » (30) Il lui faut désormais « résister aux vertiges de l'amnésie ? Entre les religions, entre les cultures, entre les histoires, entre les traditions, entre les rêves. » (31)

Ami Bouganim, comme André Azoulay espèrent que le Maroc se ressaisira. « C'est de la société civile que viendra la lumière, que s'exprimera le Maroc profond et se mettra en place la résistance au racisme. » (32) Des voix s'élèvent pour s'opposer à l'homogénéité d'une nation qui a perdu sa capacité de métissage. Le rêve n'est pas mort de retrouver un terreau où naîtra « un Marocain authentique, fier de ses racines faites d'arabité, d'islam, de judaïsme, de berbérisme, d'africanité. » (33) Peut-être que « la mission sacrée » (34) de la ville de Mogador est de « partir à la reconquête de la raison et de la modernité dans un monde en quête de repères, traversés par des vieilles peurs que l'on croyait disparues. » (35)

Lucette Heller-Goldenberg
Nice, décembre 2013

Notes

- 1 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. Ed. Fondation Matanel. Belgique 2013
- 2 - Ami Bouganim. « La ville des vents ». *Cahier d'Etudes Maghrébines. Mogador-Essaouira*. n° 16-17. Cologne 2002. p. 54 ; p. 56
- 3 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 49
- 4 - ibid.
- 5 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 50
- 6 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 51
- 7 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 125
- 8 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. pp. 161-162
- 9 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 259
- 10 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 338
- 11 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 277
- 12 - Ami Bouganim. « Ami Bouganim par lui-même ». *Cahier d'Etudes Maghrébines. Mogador-Essaouira*. op. cit. p. 196
- 13 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 25 ; p. 44
- 14 - Ami Bouganim. « Ami Bouganim par lui-même ». op. cit. p. 193
- 15 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 27
- 16 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 33
- 17 - ibid.
- 18 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. pp. 44-45
- 19 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. pp. 234-235
- 20 - Albert Memmi. *Cahier d'Etudes Maghrébines. Regards croisés sur la dhimmitude*. Nouvelle série n° 3. Nice 2012. pp. 57-58
- 21 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 236
- 22 - ibid.
- 23 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 233
- 24 - Ami Bouganim. « La ville des vents ». op. cit. p. 55
- 25 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 290
- 26 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 291
- 27 - Ami Bouganim. « La ville des vents ». op. cit. p. 53
- 28 - p. 348
- 29 - p. 349
- 30 - Ami Bouganim. « La ville des vents ». op. cit. p. 55
- 31 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 374
- 32 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 375
- 33 - ibid.
- 34 - Ami Bouganim. *Es-Saouira de Mogador*. op. cit. p. 377
- 35 - ibid.

Lecture de *Marrakech-Jérusalem, patries de mon âme* de Shlomo Elbaz

Lucette Heller-Goldenberg

Pour Shlomo Elbaz, il existe un trait d'union entre Marrakech et Jérusalem, comme l'indique le titre de son dernier ouvrage posthume, paru en 2013 : « Pour tisser les fils qui relient ces deux villes, mon imagination a appelé à son aide la mémoire collective de ma communauté qui là-bas, dans la lointaine Marrakech, appelait Jérusalem de ses vœux... Marrakech et Jérusalem : deux lieux, deux mondes qui se fondent l'un dans l'autre, dans un espace imaginaire et inconscient... Deux villes aux deux extrêmes de ma vie. Dans l'une je suis né, je finirai ma vie dans la seconde. Elles sont accrochées l'une à l'autre, tellement liées que parfois je n'arrive plus à faire la différence. » (p. 91) Pour unir ces deux villes, l'écrivain ne cache pas qu'il doit faire appel à l'imaginaire, car elles n'ont rien de commun en apparence. Mais, il est vrai que « la communauté juive de Marrakech a toujours appelé Jérusalem de ses vœux ». (p. 105). Jérusalem faisait partie du paysage intérieur de ses habitants juifs, tout comme elle peuple l'espace mental de l'écrivain : « L'imaginaire a conduit à la jonction de ces deux entités fantasmées, mythifiées, en une réalité tangible, mêlant le sensoriel et le mental, la mémoire et l'actualité. » (p. 220)

Shlomo Elbaz va donc tenter de dégager les traits communs qui lui permettent de faire dialoguer ces deux villes à l'unisson, ces « deux foyers de cristallisation » (p. 101) à commencer par leur nom, **la magie du nom**.

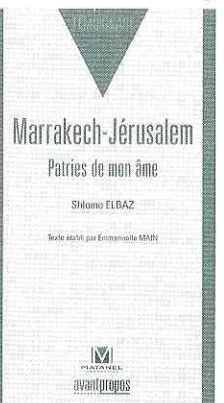
Marrakech, MRAKCH, aux consonnes dures, est une ville sauvage, indomptable, berbère, sinon barbare. La capitale du Sud marocain, jadis capitale tout court, a eu le privilège de donner son nom au territoire tout entier, le Maroc. Cette ville guerrière, avec à sa tête au XXe siècle, son célèbre et puissant Pacha parvint même à faire destituer le Sultan du Maroc. Si elle est illustre par son histoire, la légende tisse autour d'elle d'autres mérites. Elle est au pied de l'Atlas, ce géant qui porte la voûte céleste sur ses épaules. Le mythe s'enrichit aussi de la situation géographique de Marrakech. Située aux confins de l'Océan, de la Méditerranée, et du Sahara, la cité est née des noces de la civilisation hispano-mauresque et berbéro-islamique, c'est la ville de tous les métissages, « ville ruche, ville tourbillon, multiple, chatoyante, berbère dans son tréfonds, fille folle de l'islam avec pendant longtemps la communauté juive la plus nombreuse de tout le Maghreb... Contrairement à Fès la très noble, la trop fière, solennelle et un peu guindée, plus arabe qu'elle en tout cas, Marrakech dans sa méridionalité tenace, ses humeurs, sans cesser d'être digne a toujours eu un côté anarchique, quelque chose d'instinctif, de populaire. » (p. 41) Et, c'est elle qui dans l'appellation populaire s'intitule

« la petite Jérusalem ». Une autre dénomination rapproche les deux villes. Le mellah de Marrakech, vidé de sa population juive depuis plus de cinquante ans, a un « nouveau nom officiel marqué sur les murs : Hay es-Salam, le quartier de la paix ». (p. 111) On peut regretter que nulle part ne soit mentionné que ce lieu fut le quartier juif, un mellah qui fut tout sauf un havre de paix pour ses habitants discriminés par leur statut de dhimmis. Néanmoins, la paix désirée, encore hypothétique, est un trait d'union entre les deux villes puisque **Jérusalem, Yerouchalaïm**, a comme étymologie le mot salam, shalom, la paix, « comme un défi lancé au vent de l'histoire » (p. 112), La similitude des noms s'arrête là car au nom rugueux de Marrakech s'oppose les cinq syllabes chantantes de Yerouchalaïm, « ce nom qui nous ravissait physiquement..., un pôle d'identification puissant. » (p. 104)

On peut se demander dès lors en quoi ces deux extrêmes, plutôt contradictoires, peuvent s'unir dans le creuset de l'imaginaire, mais aussi dans la conscience lucide de l'écrivain. Est-ce dans leur **urbanité** qu'elles seraient proches?

De fait, les deux cités sont **rouges**. **Marrakech la rouge, Mrakch el-hamra**, « c'est le règne d'une seule couleur : toutes les nuances du rouge, du rose, du saumon, du chocolat. » (p. 105) ... Rouge, à cause bien sûr de la couleur du pisé, terre battue, sorte de glaise, dont sont bâtis ses remparts et ses autres enceintes officielles. Mais, vu de près, est-elle rouge vraiment ? Elle est rose, rosacée, rouille, bistre, violacée, rougeâtre par endroits et selon les heures et l'effet des intempéries et de la vétusté. Rouge sang, elle le devient à l'heure du couchant, de l'incendie quotidien, alors chantent tous les tons de la gamme des rouges... Rouge, cette cité l'est métaphoriquement. Cité du désir, elle en a la couleur, elle en a la chaleur. » (p. 45)

Ce rouge violent est à l'image de cette ville sauvage, qui sous le soleil torride se consume comme une flamme dans sa réalité physique et humaine. En effet, les Marrakchis ont gardé la réputation d'être de redoutables guerriers, toujours prêts à la rébellion, au point que le poignard faisait partie intégrante de leur costume au quotidien, il n'y a pas longtemps encore. Le rouge est aussi celui de la passion qu'a lu Elias Canetti lors de son voyage à Marrakech sur les visages lumineux des vieux juifs qui semblaient se détacher des toiles de



Lecture de Marrakech-Jérusalem, patries de mon âme de Shlomo Elbaz Lucette Heller-Goldenberg

Rembrandt. La lumière de la foi embrasait ces vieillards d'où sourdait un foyer de vie intérieure intense qui leur permettait de surmonter les difficultés de leur vie de dhimmis, entassés dans les ruelles obscures et souvent sordides du Mellah.

Rouge aussi est la lumière incandescente qui illumine la cité au climat sec et chaud, balayé par le sirocco, un vent coloré de l'ocre des sables du Sahara. Aussi, l'extrême sécheresse de l'air dessine-t-elle, avec la précision de l'artiste, les contours des bâtiments rouges qui se détachent sur fond de palmiers, d'oliviers et de bigaradiers, avec en arrière plan les montagnes souvent enneigées de l'Atlas. Les visages des habitants, terre de sienne, burinés par un soleil impitoyable complètent le tableau de la ville rouge qui mérite bien son nom.

Jérusalem est aussi rouge, « mais d'un rouge autre, impalpable. Le rouge de l'histoire, des guerres, des nostalgies inguérissables ». (p. 106) Jérusalem a une beauté terrestre indiscutable, mais aussi mythique, car c'est là que « longtemps a soufflé le vent de la prophétie ». (p. 106)

Ces deux villes partagent une couleur qui est aussi le reflet métaphorique de leur histoire mouvementée. Sont-elles pour autant comparables ?

Une similitude qui unit ces deux villes très différentes, voire opposées, vient des **remparts** qui les entourent. Remparts contre la guerre ? contre la haine ? mur de la honte ? ghetto ? symbole de l'apartheid et de la discrimination ou au contraire de la protection ? La fusion entre les diverses populations qui peuplent ces deux villes n'a pu se faire à cause des murailles physiques et mentales qui les séparent, d'une étanchéité incontournable.

Marrakech est entourée de remparts, tout comme Jérusalem, pour se protéger des envahisseurs. Mais ces murailles, pour aussi pittoresques qu'elles soient, soulignent l'incompatibilité du vivre ensemble. Marrakech, Jérusalem sont « aussi fermées l'une que l'autre dans leur couronne de remparts ». (p. 104) Fermées au dialogue, elles ont préféré ériger des barrières au lieu de rechercher des valeurs communes qui auraient pu unir leurs habitants.

En 1912, Lyautey avait eu le souci de séparer les trois communautés qui peuplaient le Maroc, dans le but de respecter leur identité, leurs différences. Cela a abouti à trois ghettos, sans passerelles pour communiquer, trois communautarismes, pour utiliser un mot actuellement en vogue.

A Marrakech, les Européens, majoritairement Français, vivaient extra-muros, au Guéliz, en dehors

des vieux remparts historiques percés de portes qui jamais n'existèrent. Ces percées, appelées Bab Hhemis, Bab Doukkala... sont restées des portes virtuelles. Leur présence immatérielle n'en est que plus forte puisqu'elles ne peuvent être détruites, n'ayant jamais existé que dans l'esprit des habitants. A l'intérieur des remparts, dans la vieille ville, la Médina, quartier musulman côtoyait le Mellah, ghetto juif, entouré de murailles que l'on fermait lorsque les turbulences risquaient de dégénérer en pogroms.

Ces trois quartiers étaient scellés dans un apartheid qui ne disait pas son nom. Certes, on se rencontrait dans la rue, on faisait du commerce, des affaires, mais les relations s'arrêtaient là, et ne débouchaient sur aucune fraternisation. Les trois cercles de l'enfer dantesque se retrouvaient ici, trois populations distinctes enfermées dans des quartiers « réservés » - on utilisait à l'époque ce mot pour désigner le bordel - des quartiers préservés de toute interpénétration. « L'absence de tout lien entre les ... populations fait que ces habitants du même pays ne se connaissent pas. (p. 68)... J'ai pu constater qu'il existe entre Arabes et Juifs, une hostilité nourrie et développée dès la naissance, hostilité qui vient bien moins des divergences de religion et de croyances que d'une séparation nette entre les deux populations à tous les points de vue. (p. 67) Pour Shlomo Elbaz, il existe vraiment « une barrière qui sépare juifs et musulmans ». (p. 67)

Jérusalem connaît le même destin que Marrakech, toutes deux encerclées dans leurs remparts, réalité palpable de murs « qui nous emmurent... les murs qui sont en nous » comme disait Raymond Devos. « La muraille qui entoure l'une et l'autre facilite cette ambivalence et dans mon cœur construit une double muraille ». (p. 91) Il est vrai que les remparts qui entourent ces deux villes orientales délimitent un espace géographique qui se double de barrières mentales encore plus infranchissables que les territoires réels spécifiquement délimités. C'est vrai pour Marrakech, comme on vient de le voir, mais aussi pour Jérusalem qui est disputée par les Israéliens et les Palestiniens, chacun revendiquant le droit historique de proclamer Jérusalem comme sa capitale. La ville fut longtemps partagée en deux, Jérusalem Ouest et Jérusalem Est, l'une israélienne, l'autre palestinienne. Le rideau de fer qui les a longtemps séparés n'a jamais vraiment disparu dans les esprits. Y aura-t-il un jour la chute d'un mur qui partage ces deux peuples ennemis ? Jérusalem a certes retrouvé un semblant d'union, mais ses habitants n'ont pas su encore « arracher le chiendent de la haine et de la démonisation réciproque ». (p. 264)

Marrakech s'est vidée de ses populations métissées. Ses remparts ne séparent plus personne, mais ajoutent une

note, et non des moindres, au pittoresque touristique de la ville qui court le danger de l'homogénéité.

Ces deux villes, liées dans l'imaginaire de Shlomo Elbaz, sont-elles vouées à se rapprocher, se rencontrer un jour peut-être ? **L'histoire a noué un lien entre les deux villes**, une histoire venue de l'exil. Les juifs ont quitté le Maroc pour rejoindre Israël, terre d'asile qu'ils pensaient prête à les accueillir. « Leur vision d'Israël comme un miracle » (p. 97) ne les préparait pas à vivre ce qui les attendait, l'accueil à la DDT, les vexations, les humiliations. « Après une nuit de veille sur le pont, une nuit d'émotion, de prières et de larmes, les yeux fixés sur l'horizon, dans l'espoir de voir la côte, cinq mille juifs marocains quittent avec l'aube le ventre du bateau « Jérusalem ».

Un maillon de plus dans une chaîne ininterrompue de bateaux qui se remplissaient à Marseille et vidaient sur l'asphalte de la Terre Sainte à Haïfa une communauté entière ou presque... Malgré les dangers, les sacrifices, elle avait pris le chemin de sa seule patrie spirituelle et nationale, Eretz Israël. (p. 94)

Allait-on enfin retrouver la terre mythique, rêvée, imaginée, appelée quotidiennement dans ses prières ? Ce fut la désillusion la plus totale. Un grand leader sioniste n'a-t-il pas déclaré en parlant de cette immigration qu'il s'agissait de déchets : « Des déchets, s'indigne Shlomo Elbaz, ce merveilleux mélange de sagesse et de dignité. Mais également un sentiment très fort de l'honneur ». (p. 95) Il faudra du temps pour désintoxiquer, dédramatiser les esprits et parvenir à la réhabilitation des juifs marocains au sein de la société israélienne. Certes, c'est « une longue aventure semée d'embûches, de malentendus, de surprises... mais la nouvelle identité israélienne n'a pas effacé les identités diasporiques. (p. 117) ... Les originaires du Maroc n'ont pas effacé leurs racines. ». (p. 118) Ils ont enrichi le patrimoine culturel israélien de leurs coutumes culinaires comme le couscous et les boulettes, de leurs rites culturels comme la Mimouna. Il ne faut pas mésestimer non plus l'apport considérable des Marocains sur le plan musical, principalement avec l'introduction de la musique andalouse, avec la troupe « Habrera Hativit » de Shlomo Bar, le célèbre groupe ethnique, métissé d'origines diverses. N'oublions pas aussi « la véritable pléiade d'auteurs marocains » (p. 121) comme Eretz Bitton, Ami Bouganin, et tant d'autres qui « apportent la preuve de leur insertion dans la trame culturelle israélienne ». (p. 121) Shlomo Elbaz célèbre avec joie l'« embrasement fusionnel » (p. 19) des deux villes, patries de son âme et il cite avec espoir ce poème de Yehuda Amichai :

« Ne pas s'arrêter après que les épées
Seront devenues des socs de charrue !
Ne pas s'arrêter !
Continuer à forger pour en faire
Des instruments de musique. »
(pp. 273-274)

Mais, Marrakech saura-t-elle réhabiliter la mémoire de sa population juive qui l'a abandonnée ? Les juifs de Marrakech, d'autres villes ou villages marocains se sont réconciliés avec leur rêve de Jérusalem qui s'est habituée à leur culture, leur religiosité, leur façon de vivre. Mais, qu'en est-il de Marrakech, désertée de ses juifs depuis la fin des années soixante ? On trouve peu de référence à leur présence plusieurs fois millénaire sur cette terre. Certes, les intellectuels clament haut et fort qu'ils ont une culture métissée d'européanité et de judéité, mais les manuels scolaires pèchent par omission, au point que les nouvelles générations ignorent tout du patrimoine culturel juif, constitutif pour une part de leur marocanité.

A Marrakech, les juifs vivaient avec Jérusalem, enfouie dans leur imaginaire. Devenus Israéliens, ils gardent la nostalgie de la patrie perdue, une terre natale qui continue de les habiter intérieurement. Ils sont nombreux à revenir pèleriner à la Hiloula, ou célébrer les fêtes de Pessah dans leur ville natale. La réconciliation de ces deux patries complémentaires pourra-t-elle s'harmoniser pour qu'un jour prochain, leurs valeurs respectives puissent se conjuguer dans la paix retrouvée ?

Marrakech-Jérusalem, patries de mon âme est publié par la Fondation Matanel.
Ed. Avant-Propos. Belgique 2013

Lucette Heller-Goldenberg
Nice, septembre 2013

À tou(te)s nos lectrices
et lecteurs,
Bonnes fêtes de Pessah 5774 !